

# PORTRAITS D'ARMOIRE



Maylis Rolland (photographe), Gabrielle Le Gall (styliste) & Marion Guilleux (couturière)

Maylis Rolland est diffusée par Hans Lucas / [www.maylisrolland.com](http://www.maylisrolland.com)

[maylis.rolland@gmail.com](mailto:maylis.rolland@gmail.com) / 06 52 13 46 57 / 12 La Brounière 44640 Rouans

Depuis les années 1960, qui marquent l'essor du prêt-à-porter, de grandes chaînes internationales proposent à des prix attractifs des vêtements issus des dernières tendances. Ces tendances se succèdent toujours plus rapidement, jusqu'à atteindre aujourd'hui 12 à 24 collections par an pour certaines marques de « fast fashion », la mode éphémère. La fabrication de ces vêtements comprend de nombreuses étapes et procédés qui nuisent souvent à l'environnement et aux personnes qui les fabriquent et les portent, et font de la mode une des industries les plus polluantes au monde.

Face à ce constat, nous avons souhaité créer un projet permettant de sensibiliser ses acteurs et spectateurs aux enjeux environnementaux et éthiques de l'industrie textile. Au fil de la construction du projet, nous avons élargi notre angle pour nous intéresser à d'autres questions indissociables de ces enjeux : comment se sent-on dans nos vêtements ? Quelle histoire rattache-t-on aux pièces qui composent notre garde-robe ? Qu'est-ce qui nous pousse à les acheter, à les porter ou à nous en séparer ?

Dans l'intimité de leur chambre, nous avons invité des personnes de différents âges et milieux socio-culturels à nous parler de tout ce que leurs vêtements signifient pour elles, en termes d'identité, de rapport à leur corps et à leur environnement, ainsi que d'enjeux financiers, sociaux et écologiques. Conscientes des difficultés à se livrer à des regards inconnus et de l'ampleur du travail à faire sur nos propres relations à nos vêtements, nous nous sommes également prêtées au jeu de ces portraits d'armoire.

**Dans la lecture de ce pdf, chaque portrait est suivie d'une citation de la personne photographiée puis de données documentaires sur un sujet qu'elle évoque.** Lorsqu'elles ne sont pas sourcées directement dans le document, ces données sont issues de l'exposition Le revers de mon look, conçue par l'Ademe et Universal Love avec le soutien de Refashion, qui accompagne régulièrement le projet en exposition.





**Alpha, 37 ans, Nantes.**

**« Quand tu es ado en banlieue parisienne, la chemise, c'est le vêtement de l'ennemi. Tu ne peux pas porter une chemise. A 15 ans, et même à 20 ans, je me disais que j'allais mourir sans avoir mis une chemise de ma vie. C'était hors de question !**

**Et puis en 2011, avec ma copine, on est partis plusieurs années en itinérance à l'étranger. Quand on est arrivés en Indonésie, tout le monde portait des chemises en batik. Et j'ai réalisé qu'en fait, c'était cool. Donc j'ai acheté des chemises en batik en Indonésie. A l'époque, je regardais tous les jours des photos de Nelson Mandela avec ces chemises. Je les mets toujours, je les adore. Je trouve que c'est magnifique. Et c'est comme ça que j'ai commencé à porter des chemises. »**

Le batik est une technique d'impression originaire de l'île de Java en Indonésie, inscrite depuis 2009 au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'UNESCO. Cette technique, aussi pratiquée dans d'autres pays d'Asie et d'Afrique, consiste à appliquer une cire chaude sur le tissu, à la main ou à l'aide d'un tampon en cuivre, pour dessiner des motifs, généralement floraux ou géométriques, avant de teindre le tissu. La cire est ensuite retirée et révèle les motifs qu'elle a protégés de la teinture. De nouveaux motifs ou teintures peuvent être appliqués successivement sur le même tissu.

Nelson Mandela a commencé à porter des chemises en soie aux imprimés batik en 1994, y compris lors d'occasions formelles comme ses rencontres avec la reine d'Angleterre. Il a participé à populariser ces chemises sous le nom de chemises Madiba, du surnom et clan tribal de l'ancien président sud-africain.





**Marion, 32 ans, Rouans.**

**« Je lave mes vêtements de moins en moins souvent, parce que je prends conscience que les laver, c'est potentiellement les abîmer. J'essaie de détacher, plutôt que de mettre à la machine la fringue en entier, mais je suis très flemmarde là-dessus... On est trois, et on fait à peu près une machine par semaine. Je n'aime pas être habillée pareil plus de trois jours de suite, mais bon, je renifle, je regarde, et si ça passe, je remets dans l'étagère et ça ressortira plus tard.**

**Et puis on lave à froid tout le temps, parce qu'en étant raccordés uniquement à nos panneaux solaires, on n'a pas les moyens énergétiques de laver à chaud. Mais ça marche bien ! On lave à la lessive à la cendre et au bicarbonate de soude. Quand j'ai du blanc qui n'est plus très blanc, je le laisse tremper dans une bassine d'eau avec du percarbonate de soude, pour détacher, puis je l'étends à la pleine lune. Je n'ai pas du tout de vêtements que j'emmène au pressing, et je n'aurais pas d'endroit pour les suspendre. Peut-être que dans un petit habitat, il y aurait quand même moyen d'avoir une belle place pour prendre soin de ses vêtements... nous, on n'a pas mis le paquet là-dessus ! »**

**La moitié des impacts de nos vêtements sur l'environnement sont dus à leur entretien : lavage à chaud et séchage en machine très énergivores, libération de microplastiques dans les eaux usées qui sont la principale source de pollution des océans, lessives allergènes et peu biodégradables, nettoyage à sec très polluant et usure prématurée des vêtements qui sont lavés trop souvent.**







**Mélina, 12 ans, Rouans.**

**« J'ai pas du tout le même style au collège et en dehors. Quand je sors à Nantes avec mes parents, j'aime bien mettre quelque chose d'un peu coloré, qui sort de l'ordinaire. Alors qu'au collège, je mets un jean, un pull, et c'est bon.**

**En sixième, j'ai pas eu de chance. Je me suis fait harceler. C'était une période très compliquée. Donc maintenant, je préfère me fondre dans la masse, être comme tout le monde. Au moins, je sais qu'on ne pourra pas me harceler pour quelque chose de particulier. Mais il y a aussi des gens qui ont confiance en eux. Ils mettent des vêtements extravagants, et eux, on ne leur dit rien. C'est bizarre...**

**[...] Quand j'étais en primaire, j'aimais bien mettre des robes, des shorts. Mais dans mon collège, le règlement est strict. Les robes et les jupes doivent nous arriver aux genoux. On n'a pas le droit de montrer nos épaules, ni notre ventre. Donc j'ai complètement changé de style. En CM2, j'osais montrer mes jambes, mais maintenant, je pense que même si on avait le droit, j'oserais pas.**

**– Le regard des autres est important pour toi ?**

**– Oui. J'applique beaucoup les conseils de ma famille et de mes proches. Au collège, après mon harcèlement, j'ai eu du mal à accepter ce que les autres me disaient. Mais maintenant, ça me passe au-dessus. Si les gens veulent me dire quelque chose, qu'ils viennent me le dire en face, et je verrai ce que j'en pense. C'est mon style à moi, qu'ils critiquent s'ils veulent, je vais pas changer pour eux. Au collège, tout le monde n'est pas encore assez mature pour comprendre qu'il ne faut pas dire du mal des gens, parce qu'on pourrait en dire d'eux aussi. Dans mon nouveau groupe d'amis, on se défend les uns les autres. »**

Un rapport parlementaire estimait en 2020 que 700 000 enfants sont victimes de harcèlement scolaire chaque année en France, soit 5 à 6% des élèves (12% à l'école primaire, 10% au collège et 4% au lycée). Des associations évaluent plutôt ce chiffre global à 10%. Depuis une dizaine d'années et l'avènement des réseaux sociaux, le harcèlement se poursuit en dehors de l'enceinte des établissements scolaires. e-Enfance, association de protection des mineurs sur Internet, estime en 2021 que 12% des 8-18 ans ont déjà été confrontés à une situation de cyberharcèlement. Des numéros verts ont été mis en place par le gouvernement : 3020 pour le harcèlement scolaire ; 3018 pour le cyberharcèlement, opéré par e-Enfance (et toujours 119 Allô Enfance en Danger). D'autres associations luttent contre le harcèlement scolaire, notamment Marion La main tendue et HUGO !.





Patrice, 63 ans, Rouans.

« À une époque, j'étais gourmand de vêtements. Dans les années 80, quand j'étais à Paris, que je travaillais dans le théâtre, que j'avais de l'argent... J'avais mes magasins, j'étais presque hystérique, j'étais très Marithé + François Girbaud.

Maintenant, je suis devenu très raisonnable parce que j'ai beaucoup moins d'argent. Je suis sensible à des choses auxquelles je n'étais pas sensible avant : la qualité, la provenance, les conditions de fabrication. Ça va avec l'âge, je me suis assagi dans mes idées, dans mon rapport à la société, dans ma façon de consommer... Je ne retomberai pas dans la boulimie d'achat de ma jeunesse. Depuis que je suis à Nantes, j'ai complètement oublié les grands créateurs. Ici je n'ai pas besoin de mettre du Marithé + François Girbaud. Enfin, ce n'est pas une histoire de besoin, c'est que ça n'a pas de rapport. Aujourd'hui, j'en suis à me dire : j'en ai assez, je fais tourner ce que j'ai et puis c'est bon.

[...] Ça, c'est des très vieux trucs : ils ont au moins 30 ans ! Ce jean, je l'ai rapiécé, rapiécé, rapiécé ! Et les pulls, c'est une histoire ! C'étaient des peintures à moi des Beaux-Arts que j'ai fait tricoter par ma mère et ma tante... Je me suis parfois permis de mettre ces pulls-là, qui sont excentriques à souhait - surtout qu'ils ne sont plus du tout à la mode - parce que j'avais envie de provoquer quelque chose. J'avais ce rapport à la scène : je savais qu'il fallait faire un peu de spectacle pour interpeller ou interroger ou provoquer. S'habiller est une façon de communiquer avec les gens. Ça m'apporte un plaisir lié à une forme de séduction, pour qu'on ait envie de venir discuter avec moi ou que je puisse arriver à faire passer des choses aux gens. Je sais que si j'ai n'importe quoi sur le dos, on ne va pas me voir. Ça m'apporte une assurance. Si je suis mal fringué, je ne suis pas à l'aise. J'ai toujours choisi ce que je mettais en fonction de là où j'allais et pourquoi j'y allais. »

L'importance que certaines personnes donnent à leur style vestimentaire, qu'on peut associer à une mise en scène de soi, remonte au moins à l'Antiquité et de nombreuses figures historiques sont connues, entre autres, pour leur style.

Une expérience psychologique a montré en 2012 que la capacité de concentration de personnes revêtant une blouse blanche de médecin augmentait, par identification à cette profession. Ce résultat, nommé Enclothed cognition par les chercheurs, suggère une influence des vêtements sur notre cognition et nos émotions, notamment la confiance en soi.

DEMAIN ...  
JE ME LÈVE  
de Bonheur





Amélie, 33 ans, Bouaye.

« Avant d'avoir des enfants, j'adorais faire les magasins. Je ne me sentais pas bien si je n'avais pas un truc nouveau par semaine. C'était même pas d'aller faire les magasins du coup, c'était d'acheter, il fallait que j'aie une nouvelle pièce. Je n'achetais pas des vêtements chers, je crois que je n'ai jamais acheté un vêtement cher. Mais il fallait que j'en aie toutes les semaines. Je ne sais pas pourquoi.

Et maintenant, faire les magasins, c'est même plus un plaisir. Même quand j'ai du temps sans les enfants, je n'y vais pas. J'ai changé de mentalité. J'ai des nouveaux centres d'intérêt, je pense. Je me rends compte que c'est moins important pour moi d'avoir de nouveaux vêtements.

Si je veux vraiment quelque chose de nouveau, je pense que j'irai sur Internet. C'est pas vraiment un plaisir non plus, mais j'irai pour chercher quelque chose de précis. Après, sur Internet, j'essaye pas, c'est ça le problème. Ça m'arrive pas souvent de me tromper sur la taille, mais je sais que je serais capable de garder hyper longtemps un vêtement qui me va pas, juste parce que j'ai la flemme d'aller le renvoyer au bureau de poste. »

Dans son livre Fashionopolis, la journaliste Dana Thomas explique que Zara a inventé le modèle de la fast fashion : lancer une nouvelle collection toutes les deux semaines pour constamment ré-attirer les consommateurs dans ses boutiques.

Carolyn Mair, docteure en psychologie comportementale, explique dans son livre The Psychology of Fashion que ce renouvellement constant joue sur un biais cognitif : le cerveau ne fait pas attention à ce qui est familier, mais se concentre plutôt sur des stimuli inconnus. Après un achat impulsif, le cerveau produit de la dopamine, un neurotransmetteur qui associe cet achat à une expérience positive. Ainsi, le consommateur finit par avoir envie d'acheter simplement pour obtenir une nouveauté, et non pour le produit lui-même.





**Mathieu, 37 ans, Rouans.**

« Si j'étais le seul à m'acheter des fringues – si on ne m'en offrait pas -, j'aurais beaucoup moins d'habits. Je pourrais vite avoir quinze fringues et puis c'est tout. Quand je suis en voyage et que j'ai juste un pantalon, un short, deux t-shirts et deux polaires... il n'y a rien qui me manque.

J'accepte que les autres fassent autrement. Après, si ma compagne achetait beaucoup de fringues neuves, je pense que j'aurais du mal, parce que... on ne peut pas décroïsonner le vêtement du reste de la vie. Ça représente ce qu'on est au quotidien : le mode de vie, la façon dont on veut se présenter aux autres.

Le minimalisme, pour moi, c'est assez simple finalement : je mets pas de trucs extravagants, qui vont attirer l'œil. Je mets des vêtements pratiques, des trucs pas chers, parce que j'ai pas envie de mettre d'argent dans quelque chose que je trouve inutile. Ça fait partie de mes valeurs. Je préfère mettre de l'argent dans le logement, dans la nourriture, dans... dans pas grand-chose d'ailleurs. Le fait de ne pas gagner beaucoup d'argent, c'est un choix de vie. Je suis plutôt dans un mode de vie où je diminue mes charges. En fonction de ces charges, je travaille pour arriver au même montant, et du coup j'équilibre. Je ne vais pas augmenter les charges en fonction du salaire, acheter plus de choses. Je n'ai pas besoin de ça, donc je m'en libère. Moins j'en ai, mieux je me porte. »

Une étude américaine de 2016 rapporte que l'ensemble de nos biens matériels (la « technosphère ») pèse 30 billions (millions de millions) de tonnes, soit 60 000 fois plus que l'ensemble des êtres humains (500 millions de tonnes). Cet ensemble permettrait de recouvrir la Terre de 50 kg d'objets par mètre carré. Parallèlement à la pollution engendrée par la construction, l'accumulation et la destruction de ces biens, des études en psychologie montrent que les expériences et le temps dont on dispose pour soi rendent plus heureux que les biens matériels.

Le minimalisme est un style de vie qui consiste à limiter ses possessions au minimum nécessaire, dans une quête du bonheur impliquant de se satisfaire de ce qu'on a et de disposer de plus de ressources (espace, temps, argent) pour pouvoir se consacrer à ses relations sociales ou à des causes porteuses de sens. Il possède notamment 5 règles à suivre dans cet ordre de priorité, les 5 R : refuser, réduire, réutiliser, recycler et composter (rot en anglais).

Ce mouvement informel peut cependant être légitimement perçu comme un luxe inaccessible à une partie de la population, charriant notamment une charge mentale supplémentaire, et connaissant aussi des dérives. Le minimalisme de Marie Kondo, popularisé par ses livres best-sellers et sur Netflix (plateforme consumériste s'il en est), véhicule une image zen mais n'apporte pas de solution à l'hyperconsumérisme, cause de l'accumulation de biens, et constitue un désastre environnemental quand il s'agit de jeter des kilogrammes de vêtements pour prendre un nouveau départ.





Melissa, 18 ans, Nantes.

« J'aime la mode. J'aime trop m'habiller, changer de vêtements selon la mode du jour... Avant, je suivais tout le monde, mais maintenant, je cherche mon style. Je pense que quand on grandit, surtout quand on arrive au lycée, on veut changer. Sur Instagram et Snapchat, je suis les stars, je regarde comment elles s'habillent et j'essaie de copier.

[...] J'achète en ligne sur Shein, Bershka, H&M, Zara... J'ai plein de pages ouvertes avec un grand panier. Après, je sélectionne pour ne pas dépasser 100 euros par mois, pour un panier d'une dizaine de vêtements.

Je garde mes vêtements à peu près un an. S'ils sont abîmés, je jette, j'ai pas le temps. Et puis je n'aime pas reporter toujours les mêmes choses. Même s'ils ressemblent aux anciens, j'aime bien avoir de nouveaux habits.

- Est-ce que tu as déjà parlé avec des ami.e.s, ou entendu parler des impacts de l'industrie de la mode ?

- Mon prof d'histoire nous a parlé de la pollution, comme quoi on achète trop... Ça m'a touchée sur le coup, mais après, quand j'achète, je n'y pense pas. Si vraiment il le faut, je peux arrêter demain, mais pour le moment, j'en ai pas envie. »

En moyenne, une personne achète 60% de vêtements en plus qu'il y a 15 ans et les conserve moitié moins longtemps. 2,1 milliards de tonnes de déchets textiles sont produits chaque année dans le monde.

Le développement des achats en ligne a amplifié le phénomène de la fast fashion, avec la possibilité d'acheter un vêtement en un clic et d'être livré en quelques jours. Les applications de livraison sont responsables de 10% des émissions de gaz à effet de serre de tous les transports, et les livreurs sont majoritairement soumis à des conditions de travail précaires.

Des marques de vente exclusive en ligne comme Shein, Bershka, Boohoo ou PrettyLittleThing ont étiré au maximum le modèle de Zara en adoptant l'ultra fast fashion, avec des pièces produites et vendues à coût toujours plus bas (7,5 euros en moyenne chez Shein en 2021), et en misant sur un marketing intensif sur les réseaux sociaux, notamment via des collaborations avec des influenceuses, une stratégie visant à paraître plus « authentique » auprès des acheteuses.

Livia Firth, productrice du documentaire sur la fast fashion The True Cost, explique que les réseaux sociaux exercent d'autres pressions inconscientes sur les adolescentes : aux Etats-Unis, 70% d'entre elles ont honte de poster deux fois la même tenue sur Instagram.





Maylis, 36 ans, Rouans.

« Si j'aime vraiment un vêtement et qu'en plus il est fabriqué en Europe, dans des conditions éthiques, etc., je peux dépenser pas mal d'argent. J'essaye d'être raisonnable, mais si j'achète un jean neuf par exemple, je sais très bien que ce n'est pas possible d'en acheter un de qualité et fabriqué dans de bonnes conditions à moins de 100 euros - voire 120, 130 euros. Évidemment, je n'achète pas des fringues comme ça tous les mois, ni même tous les six mois. Mais le prix, en tout cas, ce n'est pas le premier critère.

Par exemple, il y a une marque américaine, Doên, que j'ai vu passer sur Instagram et que je trouve hyper belle, mais je n'ai jamais rien acheté chez eux. C'est mega cher, mais c'est pas seulement ça qui fait que je n'achète pas : c'est le fait que j'ai pas du tout envie de faire venir une fringue de Californie jusqu'ici. Pour moi, la distance et l'éthique sont des critères beaucoup plus limitants que l'argent.

Mais bon, je ne suis pas parfaite... J'aimerais acheter des vêtements juste parce que j'en ai besoin, parce que je les trouve beaux, parce que je me sens bien dedans. Mais je sais que j'achète trop de vêtements. J'ai des phases de « craquage », sûrement parce que je n'ai pas vraiment confiance en moi, et parfois ça vient compenser un peu ce truc-là. Mais je suis consciente que ça le compense de manière totalement éphémère. Ce n'est pas une bonne thérapie. C'est une béquille qui se casse très vite, parce qu'évidemment c'est pas ça la solution pour s'aimer. »

Pour Catherine Joubert et Sarah Stern, psychiatres et autrices du livre Déshabillez-moi, psychanalyse de nos comportements vestimentaires, les vêtements, qui marquent la frontière entre l'intime et le monde social, peuvent influencer l'humeur et la confiance en soi.

Les dark patterns sont un ensemble de techniques de marketing qui se fondent sur notre vulnérabilité liée à nos biais cognitifs : fréquence d'exposition via les cookies et le ciblage publicitaire (notamment sur les réseaux sociaux), biais de rareté, prix se terminant en « 9 »...





**Eliane, 86 ans, Toulon.**

**« Je vais te dire quelque chose d'horrible. J'avais un manteau de vison. C'était la mode autrefois. Il y a cinquante ans de ça, on n'était pas écolos, on tuait des animaux... Je n'ai jamais osé le donner. Il est caché au fond d'un placard. J'ai aussi une grande étole en vison, je l'ai mise deux fois je crois. Maintenant je les cache, tu vois.**

**Mais c'est la vie, c'est comme ça. Il y a cinquante ans, toutes mes amies avaient leur vison. Et on ne pensait même pas à mal. Si on avait réfléchi un peu, on ne l'aurait pas fait. Quand on voit maintenant les animaux qui disparaissent, je suis affreusement choquée. L'écologie, ça m'intéresse de plus en plus, maintenant, ça touche tout le monde. Quand j'avais vingt ans, je ne pensais pas à l'écologie. Je n'y pensais même pas. Quand les sacs plastiques sont arrivés, on était heureux, on avait des sacs plastiques. Maintenant, on voit que ça tue le fond des mers... »**

La production des élevages de fourrure a plus que doublé depuis 1990, pour atteindre 100 millions de peaux en 2015. Plus d'une vingtaine de pays ont déjà interdit ou restreint ces élevages, où les conditions de vie des animaux sont la plupart du temps indignes. La France a annoncé la fin de l'élevage des visons pour leur fourrure d'ici 2025. L'importation, elle, est toujours autorisée.





Sandra, 47 ans, Nantes.

« J'ai fait de la prison parce que j'ai conduit sans permis. Deux fois. Onze mois, puis cinq mois et demi. En prison, on n'a pas de tenue de bagnard, c'est pas comme à la télé. Quand vous rentrez, on vous donne un paquetage : un survêtement, une grande chemise de nuit et cinq tee-shirts. Et puis ils prêtent des vêtements, surtout en hiver, aux femmes qui sont SDF. Mais si vous pouvez vous en faire parvenir au parloir, c'est mieux. Au moins, vous avez vos vêtements à vous.

[...] C'est ma fille qui m'a amené des vêtements. Mais il ne faut pas être pressée. Quand on vous les amène, c'est fouillé... tout est fouillé. Vous les récupérez quatre ou cinq jours après. La deuxième fois que j'ai été incarcérée, il y avait le covid. J'ai mis deux semaines à récupérer mes vêtements, parce qu'ils les mettaient en quarantaine. C'était vraiment pesant parce que j'avais toujours les mêmes fringues. Je me sentais sale. On n'a droit qu'à une lessive par semaine, alors il y a intérêt à jongler.

- Et tu avais une place limitée pour ranger tes vêtements ?

- Non, ça allait parce que j'étais toute seule en cellule. Parce que je pouvais me le permettre.

- C'est comme ça que ça marche ?

- Ah mais vous payez en prison, il faut pas croire que vous payez pas. Vous voulez la télé, vous payez la télé, vous voulez le frigo, vous payez le frigo. Et si vous voulez manger mieux que ce qu'ils donnent, eh bien il faut cantiner. C'est pas gratuit. »

Le port de vêtements personnels est autorisé dans les prisons françaises à certaines exceptions près (notamment les vêtements bleu marine, trop proches des uniformes du personnel pénitentiaire).

En Belgique, ce n'est le cas que depuis 2020. Avant cela, les vêtements étaient lavés et redistribués indistinctement entre les détenus, ce qui, selon la porte-parole de l'administration pénitentiaire belge Kathleen Van De Vijver, allait à l'encontre de leur bien-être psychique en favorisant un sentiment de déshumanisation.

L'uniforme orange popularisé dans le cinéma et les séries est toujours obligatoire dans de nombreux Etats américains. Certaines prisons utilisent l'uniforme comme outil d'humiliation, comme une prison en Caroline du Nord qui impose le port d'un tee-shirt rose et d'un pantalon à rayures jaunes et blanches, malgré le fait que le Haut Commissariat des Nations Unies aux Droits de l'Homme demande que les vêtements portés en prison ne soient en aucun cas dégradants ou humiliants.





Étienne, 48 ans, Nantes.

« Il n'y a rien de plus simple qu'un costume. Le mot signifie qu'on se costume, donc qu'on se masque... C'est un truc, à la base, qui t'évite de te poser trop de questions ! Mais quand je regarde les hommes qui en ont, ce n'est pas tout à fait vrai, parce qu'il y a différentes façons de le porter. Pour les chemises, tu as le col anglais, le col français... La façon de faire ton nœud de cravate dénote plein de choses : pour moi, la pointe de la cravate doit arriver juste au-dessus de la ceinture. Peu de gens ont ces codes-là. À chaque fois que j'achète un costume, je fais faire les ourlets et je fais en sorte que la manche de la chemise dépasse de 2 cm de la manche de la veste. Pour moi, c'est comme ça que ça doit être porté. Ça fait la différence. J'aimais bien les boutons de manchette, mais depuis deux ans je trouve ça has been, trop guindé...

Quand on regarde mes chemises, on voit trois couleurs majeures : bleu, bleu ciel, blanc. Des choses basiques. Je suis quelqu'un qui ne prend pas de risque, je ne suis pas dans l'excentricité. Quand je trouve une marque que j'aime, je la garde.

Qui dit costume dit chaussures en cuir. J'en avais 6 paires, parce que je déteste mettre la même tous les jours. Tous les lundis c'était celle-là, tous les mardis c'était celle-ci... j'avais un roulement. Mais depuis le confinement, je porte moins de costumes et donc plutôt des baskets, c'est vachement plus confortable !

[...] Pour optimiser le prix, j'ai découvert Vinted. C'est incroyable car il y a pléthore d'offres ! On peut trouver des choses à 50 % et qui sont de la collection actuelle. J'achète uniquement « neuf avec étiquette », j'y tiens, comme ça je suis sûr que ça n'a jamais été porté. Ma fréquence d'achats a aussi changé. Avant, j'attendais les soldes, deux fois par an. Je trouvais ce que je trouvais. Finalement, Vinted va peut-être faire en sorte que je vais consommer encore plus de vêtements qu'avant. Peut-être... »

Pour Catherine Joubert et Sarah Stern, psychiatres et autrices du livre Déshabillez-moi, psychanalyse de nos comportements vestimentaires, s'habiller toujours de la même façon peut permettre de renforcer son identité.

De nombreux témoignages laissent penser que la pandémie de Covid-19 et les mesures qui l'ont accompagnée, notamment le confinement et le télétravail, ont durablement modifié les habitudes vestimentaires pour faire la place à plus de confort (notamment chez les femmes, dans la lignée du mouvement du body positive).





**Michel, 89 ans, Saint-Herblain.**

**« J'ai des chemisettes, des chemises... là c'est un chapeau, quand il faisait des grands froids. Mais y'en a plus ! Ça fait au moins 40 ans que je l'ai. J'ai connu des saisons bien structurées. D'autres peuvent le dire, c'était pas comme maintenant, avec des fractions de soleil en été... l'été, c'était l'été ! L'hiver, j'ai connu des -15, -16, -17°C. Mais maintenant...**

**Moi, je suis né à Roche Maurice, au bord de la Loire. Je travaillais aux chantiers navals, de l'autre côté du pont Anne de Bretagne. On allait au boulot en vélo, et puis c'était encore pavé. Ils ont arraché tout ça pour goudronner... C'était dans le temps. J'ai même connu les bombardements.**

**[...] Alors là, il y a un peu de tout... un pantalon de marche pour l'hiver. Je continue à marcher. Je vais à Haute Indre, ça fait 2 km. Et puis le tantôt, je m'en vais un petit peu dans les marais. Il y a aussi des blousons, vous voyez... je mets pas tout hein.**

**– Aujourd'hui, vous n'achetez plus de vêtements ?**

**– J'achète rien du tout. J'ai rien à acheter. J'ai tout à user. J'userai sûrement pas tout. Tout ça, c'est... c'est toute une vie. Les chemises sont très vieilles aussi. Dans le temps, c'était ma femme qui choisissait. C'était mieux. »**

L'industrie de la mode émet 1,2 milliard de tonnes de gaz à effet de serre chaque année, responsables du changement climatique. Son impact est plus important que les vols internationaux et le trafic maritime réunis.

La température moyenne de la planète a déjà augmenté de 1,1°C depuis 1850, et de 1,5°C en France depuis 1900. Les cycles des saisons sont également chamboulés par le changement climatique, avec notamment un adoucissement des hivers et un rallongement des étés en zones tempérées, et une augmentation de la fréquence et de la puissance des événements météorologiques extrêmes.





**Nina, 35 ans, Nantes.**

**« Quand j'ai quitté mon métier dans la banque, mon travail dans la mode s'est fait assez spontanément. Je vivais au Pakistan et j'ai vu l'envers du décor. Le plus difficile, c'était le travail des enfants. On a beau interdire le travail des enfants, tant que les parents sont mal payés, les enfants continueront de travailler. Et s'ils ne travaillent pas à l'usine parce que l'usine interdit le travail des enfants, très bien, mais ils sont sur le bord de la route et ils vendent des fruits et légumes. Et je parle même pas d'aller à l'école.**

**Là-bas, je voulais créer ma marque de mode. J'avais fait une chemise. Mais quand j'allais chez le couturier, c'était le gamin devant la boutique qui faisait la couture. Et la couleur, c'est pareil. Au début, quand je marchais dans la rue, je me disais waouh, c'est trop beau, y'a plein de couleurs, c'est génial pour les photos. Mais les teintures sont hyper toxiques. Y'a zéro conscience environnementale. C'est pas à l'ordre du jour politique, il y a trop de problèmes à régler. Le désastre écologique, je l'ai vu avec l'eau du robinet qui coule marron le matin, l'eau de rinçage des patates qui devient violette, l'eau de la machine à laver qui s'écoule directement sous la terrasse. Il n'y a pas de traitement des eaux, et les champs sont à côté. C'est une catastrophe. Et les pesticides, tout ce qui n'est pas autorisé en Europe, c'est revendu là-bas. Le pays est dans les trois premiers producteurs de coton. Les paysans, les ouvriers, ils meurent à 50 ans, et on se pose pas trop la question de pourquoi ils meurent.**

**D'avoir vu tout ça... je voulais un coton bio. Je voulais faire travailler des femmes dans des conditions éthiques. C'est comme ça que j'ai rencontré une marque, Ethletic, qui faisait des baskets en coton bio au Pakistan. On a commencé à bosser ensemble. C'est comme ça que j'ai mis un pied dans ce milieu, que j'ai commencé à travailler pour participer au développement de ces marques. »**

Un rapport de l'OIT et de l'UNICEF estime qu'en 2021, 160 millions d'enfants dans le monde sont forcés de travailler. La moitié de ces enfants ont entre 5 et 11 ans. Deux tiers d'entre eux travaillent dans les champs, principalement en Afrique et en Asie. Ce chiffre est en hausse pour la première fois depuis vingt ans, notamment en lien avec la pandémie et la hausse de la pauvreté.

La culture du coton nécessite beaucoup d'eau, ressource de plus en plus rare, et de pesticides (hors coton biologique) qui entraînent une pollution agricole et mettent en danger la santé des travailleurs. La teinture des vêtements nécessite des produits peu biodégradables et extrêmement toxiques pour la santé et l'environnement (métaux lourds, solvants chlorés...).





**Jeanne, 9 ans, Nantes.**

**« A Noël, on m’a offert une machine à coudre. J’arrêtais pas d’en demander une, pour faire des habits pour mes poupées. Ensuite, je me suis dit, pourquoi pas faire des vêtements pour moi-même ? Comme modèle, j’ai pris une robe trop petite pour moi, assez simple, et on a fait un contour plus grand sur le tissu pour faire les ourlets et pour que ce soit à ma taille. Au début, on a un peu improvisé parce qu’on savait pas trop comment faire.**

**– Comment tu choisis tes tissus ?**

**– Souvent, c’est à la couleur et au dessin. Par exemple, j’aime bien le bleu et j’aime bien ce dessin, c’est original. Ça me correspond bien aussi quand il y a des animaux, parce que moi j’adore les animaux.**

**– Tu demandes de l’aide pour utiliser ta machine à coudre ?**

**– Pour les ourlets, ma mère veut pas trop que j’utilise le fer à repasser, donc c’est plutôt elle qui fait ça. Mais sinon, je fais ça toute seule. Pour faire ce doudou, au début j’ai un peu dessiné sur un petit cahier, pour voir comment faire pour l’assembler. Mais souvent, je fais plutôt ça dans ma tête. Je dessine un peu dans ma tête. »**

La couture (confection et réparation) et le surcyclage (upcycling), qui consiste à valoriser des matières ou pièces en fin de vie, occupent ces dernières années une place de plus en plus importante chez les consommateurs avec la tendance du DIY (Do It Yourself) en vogue sur les réseaux sociaux, mais aussi chez les grandes marques de mode et certains designers qui créent leur marque exclusivement sur ce concept.





**Manu, 52 ans, Rouans.**

**« Je pourrais améliorer l'aspect éthique de mes vêtements. Mais on ne peut pas être sur tous les fronts. Tu vois, je suis un peu au courant de ce qui se passe mais c'est compliqué. Pour le maraîchage, j'ai besoin de vêtements un peu techniques. Il faut plein de poches par exemple, et aujourd'hui, les marques de fringues éthiques vont pas vers ces critères. Et puis je gratte sous l'étiquette, parce qu'il y en a plein qui surfent sur la vague, il faut être vigilant... »**

**Le prix, vu que je consomme pas beaucoup, ça ne me gêne pas. Un jean issu de la filière lin française, ça va être 120 balles, mais si t'en manges un tous les trois ans, pour moi y'a pas de sujet. Par contre, mes pantalons de boulot à 50 balles dans un magasin de sport, c'est pas du tout éthique. Donc c'est un sujet sur lequel ça me paraît économiquement jouable pour moi de faire mieux. Sur d'autres sujets, c'est plus dur. Un PC vraiment éthique, ça existe pas, et j'ose pas imaginer le prix que ça coûterait. »**

Le nord de la France, grâce à son climat maritime tempéré, fournit 80% de la production mondiale de lin. C'est une plante à haute valeur écologique, ne demandant pas d'irrigation et captant chaque année 3,7 tonnes de dioxyde de carbone par hectare. Mais le lin ne représente que 2,4% de la production mondiale de fibres naturelles, contre 75% pour le coton.

Plusieurs labels (Max Havelaar, l'Ecolabel européen) et collectifs (Fashion Revolution, Éthique sur l'étiquette) contribuent à informer sur et améliorer les conditions de travail des ouvrières et ouvriers de la filière textile.





Loélia, 25 ans, Nantes.

« J'aimerais acheter plus de vêtements de seconde main, parce que parfois, je culpabilise un peu quand j'achète du neuf. Je me suis mise à chercher sur Vinted, mais dans les grandes tailles, souvent c'est pas fabuleux, on va pas se mentir. J'ai du mal à trouver mon style à ma taille, c'est un peu déprimant. Je commence à aller chez Emmaüs, parce que je me suis rendu compte qu'ils ont pas mal de choses en grandes tailles qui sont très bien.

[...] Je suis plutôt réservée. Ma personnalité est complètement décalée avec la première image qu'on peut avoir de moi. La plupart des gens sont assez surpris. Ils pensent que je suis quelqu'un de très confiante, parce que je ne passe pas inaperçue, alors que pas du tout ! Je fais ressortir ma personnalité via mes vêtements, même si parfois, j'aimerais bien m'effacer.

Et en même temps, si je mettais des vêtements lambda, je ne me sentrais pas bien du tout. Si je repasse à une couleur naturelle de cheveux, ça marche pas du tout. C'est pas mon univers. Ça correspond pas à tout ce que j'aime dans la vie... Ma grande passion, c'est la musique. Les années 80, The Cure, Depeche Mode, David Bowie... une musique très colorée justement, les gros synthés, tout ça ! Et puis aussi la musique gothique qui est hyper variée. Je pense que c'est l'héritage de mon papa, j'ai tout pris de lui. On a les mêmes goûts musicaux, je suis sa copie conforme.

Si je pouvais habiter à Londres, je pense que j'oserais beaucoup plus de choses, parce que même avec ma couleur de cheveux ou mes tatouages, je passerais beaucoup plus inaperçue qu'ici. Ceci dit, à Nantes, j'ai jamais eu de remarque ou de curiosité. Et même quand j'étais en Vendée chez mes parents, j'avais fait une saison d'été à la vente dans une boulangerie, et je m'étais dit, les piercings, les tatouages, pour les clients... et jamais je n'ai eu une remarque. Donc je pense que parfois, on se fait peut-être des idées. »

100 milliards de vêtements sont vendus dans le monde chaque année, soit le double d'il y a 20 ans. Chaque Français achète en moyenne 9,2 kg de textiles et de chaussures par an, et 3,2 kg seulement sont réutilisés ou recyclés. Le reste finira par être jeté, enfoui ou incinéré. Le recyclage, le surcyclage et l'achat de vêtements de seconde main permettent de réduire l'utilisation des matières premières et les impacts sur la planète. Le site [Refashion Citoyen](#) permet d'avoir accès aux points de collecte des textiles usagés en France.

Le marché de la seconde main a connu une croissance spectaculaire ces dernières années. Les plateformes d'achat et de revente en ligne cherchent cependant parfois à recréer les mêmes réflexes surconsoméristes que la fast fashion, et ne sont pas toujours aussi écologiques qu'on pourrait le croire.





Bregham, 7 ans, Rezé.

Bregham : En général, c'est papa et maman qui m'achètent des habits. Mais c'est moi qui choisis.

Hélène [sa maman] : Depuis qu'il a trois ans, il a son mot à dire sur ses vêtements. Je n'achète jamais sans lui demander. Cet été, il voulait des sandales très précises. Il voulait des brides fines, bleues, des semelles fines... et ça, c'est très dur à trouver. Chez les filles, c'est pas bleu, ou c'est à paillettes. Chez les garçons, c'est bleu mais la semelle est épaisse. Finalement, on a trouvé un compromis : il a choisi bleu, semelle épaisse, avec moins de brides que ce qu'il voulait.

Bregham : J'ai aussi un tee-shirt avec un zèbre qui change de couleur !

Hélène : Le zèbre, on l'a trouvé au rayon filles, parce que Bregham voulait un tee-shirt rose, et au rayon garçons c'est impossible. Il y a aussi une pièce majeure de ton dressing que tu as sortie tout à l'heure, exprès... Tu voulais la montrer ?

Bregham : Je sais pas... C'est toi qui le dis.

Hélène : C'est une robe.

Bregham : Y'en avait plein d'autres qui me plaisaient. Elle, je l'aimais trop aussi quand même, et c'était la seule que maman trouvait jolie, donc je l'ai prise.

Hélène : Celle-là, c'est celle d'hiver. Après, on en a acheté une pour l'été. Le sentiment que j'ai, c'est que c'est un vêtement de sa garde-robe, comme son short, comme sa chemise. Il trouve ça confortable, il trouve ça cool, ça tourne. Il est pas déguisé. Il met ses baskets comme d'hab, son sweat à capuche comme d'hab. Chez le coiffeur dans le quartier, il y a un côté barbier et un côté femmes, et il préfère aller du côté barbier comme papa. Mais la dernière fois qu'il a été couper ses cheveux, il était en robe.

[...] Il la met à l'école aussi. Pour moi, ça dénote une certaine confiance en lui. Moi, j'étais beaucoup plus inquiète. Il est quand même assez sensible... Mais il a insisté. Et y'a pas eu de moqueries. Il y a eu une ou deux remarques, mais ça ne l'a pas trop touché. On en avait parlé. C'était au début des vacances, et il a dit : « moi, à la rentrée, je mettrai ma robe ». On répondait, « on verra, on verra... ». La rentrée arrive : « je veux mettre ma robe ». Je lui ai répondu, « avec papa, on sait pas trop... ». Il nous a dit : « j'en ai marre parce que vous en faites toute une histoire ».

Loin des clichés, des hommes cis-genre sont de plus en plus nombreux à revendiquer le port de vêtements considérés comme féminins, à l'image du chanteur [Harry Styles](#) ou de l'influenceur [Mark Bryan](#), ingénieur et grand-père.





**Gabrielle, 31 ans, Rouans.**

**« J'ai toujours aimé les vêtements. En CP, je choisissais mes vêtements, je savais déjà que je voulais être styliste. Pour moi, c'est une affaire de langage, d'expression. On dit des choses quand on s'habille. Mais on les dit aussi à un certain public.**

**Moi, je suis pas très subtile : je craque sur le velours, l'écossais, j'adore les paillettes, les trucs un peu extravagants. Même si je deviens plus raisonnable en vieillissant.**

**Mais je ne m'habille pas à Rouans comme je m'habillais à Paris. J'ai pas envie d'aller chercher mes enfants à l'école et d'interpeller, que tous les regards se tournent vers moi. Même si au fond, je crois que j'aimerais bien me faire plaisir et porter des trucs plus extravagants parfois. Mais il faut trouver la juste mesure. C'est un code, je pense, c'est toute une histoire de code : à qui tu t'adresses, et qu'est-ce que tu veux dire.**

**Et puis il y a plein de références aussi. Je suis fascinée par les cultures punk et redskin, et cette musique... J'ai fréquenté ces milieux-là, sans en faire partie non plus. Là aussi, il y a des codes, comme les Dr. Martens, les coupes de pantalons... Ça veut dire quelque chose quand tu fais ce genre de choix. J'ai conscience de ça. Le mouvement punk, dans les années 70 en Angleterre, c'est la jeunesse, la provocation et le bouleversement de toute une classe. Un choix de révolte ultra-engagée, sans compromis. Rester dans le système, sortir du système... J'ai un caractère trop consensuel pour être radicale, mais mes vêtements, je pense que c'est une façon discrète de manifester ces principes auxquels je tiens. »**

**Pour Catherine Bronnimann, autrice de La robe de Psyché : essai de lien entre psychanalyse et vêtement, l'adoption d'un vêtement ou d'un style contribue à la construction identitaire, pour soi et au sein des groupes auxquels on appartient.**

**Dès l'Antiquité émerge une variété de tenues inventées sur la base de la tunique, qui prennent de l'importance plus seulement pour la protection qu'ils apportent contre le froid ou la chaleur, mais aussi, et parfois surtout, pour des questions esthétiques, d'identité et d'appartenance à un genre ou une caste.**





**Renée, 80 ans, ancienne mairesse de Rouans.**

**« Il fut un temps où j'avais des obligations. Je me trouvais obligée de changer de vêtements assez souvent, donc j'avais une garde-robe très chargée. Pour moi, ça a été l'occasion de m'habiller : à l'époque, quand vous aviez l'assemblée des maires, vous ne partiez pas en jean ! J'aimais bien avoir des choses qui sortaient de l'ordinaire. Et j'avais l'envie d'être remarquée, aussi. Ça, je ne m'en cache pas !**

**Mais je ne suis pas la personne que je donne l'impression d'être. C'est peut-être pour se donner une assurance. On se doit d'être doublement meilleure quand on est une femme maire, parce qu'on est surveillée, on est guettée. L'ancien maire, est-ce qu'il avait le même costume, la même cravate, je ne m'en suis jamais inquiétée ! Mais moi, je ne me voyais pas porter les mêmes vêtements deux fois de suite. Je ne sais pas si les hommes le remarquaient, mais je suis sûre que les femmes le voyaient.**

**[...] J'ai de la peine avec les pantalons. Les jeans, tout de suite... celui-là est déjà trop grand, et puis le stretch, il dure pas longtemps !**

**Dans un article de Télérama, la semaine dernière, ils avaient déterré un jean. Tout le coton était parti. Mais il restait la fibre synthétique, l'étiquette... Et ça faisait 20 ans qu'il était en terre. Le synthétique était resté. Le problème, c'est la pollution.**

**Il y a un magasin à Nantes qui s'appelle 1083 et qui fabrique ses vêtements en France. Et là, ils ont des pur coton. Mais c'est vrai que c'est problématique, parce que finalement... qu'est-ce qu'on va faire de tout ce synthétique sur le marché ? Cette matière, elle ne va pas se recycler indéfiniment. »**

**63% des matières premières utilisées pour faire des vêtements sont synthétiques ou artificielles, et moins de 1% des tissus qui les composent sont recyclés. Le lavage des vêtements synthétiques libère 500 000 tonnes de microplastiques dans les océans chaque année.**





**Martin, 35 ans, Nantes**

**« J'ai un tee-shirt un peu psychédélique que je mets en soirée ou en concert. Il fait vraiment mal aux yeux ! Mais il est en polyester, c'est pourrave, regarde l'étiquette : il y a juste un L... Ça gratte, c'est vraiment de la merde.**

**Et puis je me suis acheté cette super chemise. Celle-là, je pourrai la sortir qu'à Noël ou presque... polyester aussi. Mais elle est stylée hein ? C'est vraiment improbable ! C'est vraiment les nouvelles pépites de ma collection.**

**J'ai plein de leggings avec des motifs et des couleurs aussi. Avec, je me trouve naturel, décontracté... je me pose pas trop la question. Je pense que je renvoie l'image d'un mec original qui aime rire et qui ne se prend pas trop la tête ! Qui est un peu ridicule mais qui s'en fout, que ça fait marrer quand même. Mais je me rends compte que je vieillis, et dès que je mets des trucs un peu colorés, que ça fait un peu ado, je me dis : est-ce que j'ai encore l'âge de porter ça ? Pour certaines fêtes, genre chez un copain jongleur, ça me fait marrer, mais chez un collègue de travail, je pense pas. Si tu mets des belles fringues, dans lesquelles t'es plus classe, plus soigné, les gens viennent plus facilement vers toi.**

**Mais quand je me mets en costard, j'ai vraiment l'impression de pas pouvoir faire ce que je veux... faut faire attention quand je passe à côté des murs, quand je marche... Je peux pas faire de vélo ! Il faut s'installer derrière son ordinateur, faire attention quand tu bois ton thé, quand tu manges tes croissants... Je sens que je ne peux pas agir de la même manière. Ça demande trop d'efforts d'être beau tout le temps ! »**

Pour la styliste Camille Bidault-Waddington, le style est indissociable d'une certaine confiance en soi car il s'agit de croire en ses propres goûts, de prendre de la distance par rapport à la mode et d'assumer de ne pas être compris, voire de paraître bizarre aux yeux des autres. Pour Ella Dror, responsable de communication pour plusieurs créateurs de mode, les célébrités qui définissent aujourd'hui le "cool" sur les réseaux sociaux sont celles qui s'habillent avec conviction et confort, en se fichant de ce que pensent les autres.

Maylis Rolland, Gabrielle Le Gall & Marion Guilleux

Maylis Rolland est diffusée par Hans Lucas

[maylis.rolland@gmail.com](mailto:maylis.rolland@gmail.com)

06 52 13 46 57

[www.maylisrolland.com](http://www.maylisrolland.com)

[instagram.com/maylis.rolland](https://www.instagram.com/maylis.rolland)